

Ciel variable

**MAGAZINE
CIEL VARIABLE**
ART PHOTO MÉDIAS CULTURE

Journal d'été

Eva-Marie Newmann

Volume 1, numéro 2, 1987

Vent de panique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions VOX POPULI enr.

ISSN

0831-3091 (imprimé)

1923-2322 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Newmann, E.-M. (1987). Journal d'été. *Ciel variable*, 1(2), 18–20.



Élaine DESPINS

JOURNAL d'ÉTÉ

«Il existe des gens singuliers, des gens qui (...) vont sans but à travers bois et champs, comblés par le calme, les senteurs campagnardes, les nuages et la solitude. (...) ils se promènent avec le même enthousiasme dans les rues de la grande ville, lorsqu'il pleut et que les lumières se reflètent sur l'asphalte humide, c'est avec le même enthousiasme qu'ils observent la nuit les étranges figures que dessinent au plafond les lumières de la ville.»⁽¹⁾

Aujourd'hui, j'ai vu la femme assise sur le perron, pieds au trottoir, l'écureuil avec la fleur orange vif dans la bouche. Hier, j'ai vu la fille avec son grand caniche au parc, les mouettes sur l'eau et encore quelques autres choses que j'ai aimées. Je me suis sourie à moi-même et à qui a bien pu me voir. Lorsqu'il n'y a personne, j'oublie... Assise à la fenêtre ou à grands pas dans la rue, j'apprivoise des instants fugitifs, futiles et inépuisables, irrévocablement morts.

De ma fenêtre, je vois les arbres du Parc Lafontaine, je sais lorsqu'il vente. Je m'inquiète lorsque toute leur matière échevelée est immobile, écrasée par des millions de



Élaine DESPINS

gouttelettes en suspension dans l'air. Les gens parmi les arbres, de grandes plantes géantes, des colonnes à ombres, ancrées à distances irrégulières et calculées, les gens dispersés eux aussi, comme prévus et aléatoires... Ils se sentent chez eux, agencés au faux désordre.

La rue Gauthier est large, elle sort du Parc Lafontaine comme d'une forêt, bruissante au bout d'elle-même. À sa suite, des arbres hauts et larges, leurs feuilles nerveuses tournoient au grand vent, leur ombre déposée contre les façades et les trottoirs, rangée et continue. Le soleil au milieu de la rue fait un chemin d'asphalte chaude et pâle. Avant d'en prendre l'habitude, j'enviais la fraîcheur de la rue Gauthier étrangère aux chaleurs moites de la ville, pleine du souffle parfumé et un peu humide du parc.

Au bout de ma rue, la sphère squelettique et solitaire du pavillon américain, sur les arbres denses et mouvants de l'Île Ste-Hélène. À l'autre extrémité, les hauts toits et les pierres grises de l'église, comme un mur de jardin. Il est six heures, je m'en vais, les cloches sonnent, mon voisin d'en face a ouvert sa porte pour le souper, un disque de jazz tourne.

Le soleil se couche, je file dans les rues calmes, les trottoirs sont vides, les arbres sont obscurs contre le ciel pur, la lumière se retire, vive, bleue et dorée. Quelquefois des voix, je passe, quelqu'un descend précipitamment un escalier. Des paroles que je ne comprends pas, échangées dans les marches dévalées ou par la porte tenue ouverte. D'un balcon sous les feuilles, un mot s'échappe dans la rue par l'éclat d'une voix. Je l'emmène, je l'écoute dans sa solitude. Aux soirées douces, les familles sortent sur leurs galeries éclairées, leurs conversations sont emportées. Des vieilles et leurs vieux s'installent, tasse de café à la main, ils parlent à mots couverts. Certains s'appuient au mur, jambes allongées sur les planches grises, ou se perchent en haut de l'escalier, genoux au menton, parmi l'incandescence d'une cigarette, virevoltante. Pendant que les chiens mettent leur nez entre les barreaux des clôtures...



Élaine DESPINS

Les façades sombres et bleuâtres dérivent sur les rues nocturnes. Les lampadaires écartés hissent leurs brillantes bulles de verre au nimbe métallique et circonspect. Au ras de la rue, le halo bombé et lunaire d'un dépanneur retroussé la pénombre. Une lumière blanche fuit à travers les vitres de la devanture et se répand sur le trottoir. Attirés par la lueur, de grands adolescents avancent à contre-jour, de tous leurs corps épars et contrastés. Je m'étonne. Ils ne font pas de bruit.

L'asphalte sèche et sans poussière de l'été, tiède, lisse, creusée de petits trous difformes, j'enjambe ses crevasses d'hiver remplies de goudron.

Tout un hiver, j'ai pris l'autobus en face de l'ange du Parc Jeanne-Mance. Chaque matin, je traversais le parc en fixant mon regard sur son corps presque libre, ses ailes déployées, lourdes et désirables. Cette statue était la plus jolie à travers les flocons gras et calmes qui s'éparpillaient dans un ciel jaune, couvraient la

montagne. Je la saluais, sa présence était amitié, reconnaissance de mon petit regard dans la neige. Je la félicitais et la plaignais d'être dans cet horrible état de tension, toujours là, attachée, en équilibre près du vide, dans son énergie sereine. Maintenant, je la regarde de loin, au printemps, toujours là, le pied qui pointe au-dessus des arbres du parc.

Le soir, le Parc Lafontaine est plein, à dix heures, il y a des familles complètes, les enfants se sauvent et courent partout; il y a aussi des vieillards à canne, quelques personnes en chaises roulantes. Des cyclistes traversent le parc, les habitués se saluent. Les manières sont à la liberté.

Les bancs sont tous occupés, les promeneurs se déplacent lentement dans l'obscurité, silhouettes complices du calme et de la chaleur. Les réverbères des allées éblouissent la tête des passants et le dessous argenté des feuilles. C'est

une nuit claire, les étangs sont d'eau noire, striée de longs reflets lumineux et colorés. Il arrive que sous des ciels roses, l'eau soit orange, opaque, sa surface piquée de points roses, rouges et blancs, assombrie par les formes verdâtres des arbres réfléchis.

En haut, le chemin des bicyclettes... Sur le trottoir, les passantes et les promeneurs du Parc Lafontaine tournent la tête, tendus vers les étangs plats et sages, entre les rives vertes. Ni mer, ni fleuve. J'adopte les étangs pour m'émerveiller en levant les sourcils, pour accueillir à haute voix un reflet inconnu, m'absorber à la définition d'une couleur particulièrement insaisissable. Sous le charme d'un petit paysage, je visite avec la hâte d'être séduite, prise à l'attrait lascif, évocateur de l'eau.

Côte à côte, des cyprès renversés sur l'eau. Leurs contours s'étioient en méandres serrés qui s'étirent et se rétractent, entraînés par un courant invisible. Sous la brise, ils vacillent, méconnaissables et chatoyants; puis, plus tard, ils se déploieront à nouveau.

Le temps est rarement immuable. Les étangs sont des miroirs avec, dedans, des arbres vernis et immobiles, des nuages et des oiseaux silencieux, en mouvement. Le vent effleure les étangs en plissements blancs et luisants sur l'eau sombre, en carreaux de vaguelettes oscillantes partagées par les contre-courants, en anneaux successifs qui s'éloignent, minces comme des rides.

Il fait gris. Deux jeunes personnes sont étendues à plat ventre, sous un arbre sans ombre. Dans l'herbe du parc, sur la rive qui descend doucement, appuyées sur les coudes, elles lisent, peut-être. L'une tourne le dos à l'étang, l'autre est allongée à ses pieds, comme dans son propre lit.

Eva-Marie Newmann



Élaine DESPINS

- (1) Milena JESENSKÁ, Personnes en mouvement, Přítomnost, 14e année, p. 827, dans Margarete BUBER-NEVMANN, Milena, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 115.



Élaine DESPINS
Manipulation : Diane MORIN